

« Depuis bien longtemps, l'on se récrie sur l'inutilité des préfaces et pourtant l'on fait toujours des préfaces. »

C'est la citation de Gautier que l'on peut lire dans le Robert au mot « Préface ». Et c'est vrai que la préface est bien souvent cette partie du livre que, sinon les bibliothécaires, personne – ou presque - ne lit, alors qu'elle est censée présenter l'œuvre au lecteur et lui donner le goût de la lire. Comme si l'œuvre ne se présentait pas elle-même, comme s'il était nécessaire d'ajouter des mots, bien souvent d'éloge entendu, au texte de l'auteur, comme si le lecteur n'était pas à même de juger lui-même, sur pièce, de l'intérêt réel de l'œuvre ...

Télescopage des représentations. Celle de l'éditeur, voire parfois de l'auteur, qui estiment peut-être que cette préface peut consolider l'intérêt de l'ouvrage pour le lecteur. Celle du lecteur qui risque de n'y voir que perte de temps inutile, retardant son accès au texte. Celle parfois aussi du préfacier qui, peut-être, l'entend comme une reconnaissance de son autorité supposée sur le sujet

Et dans cette scène d'une pièce sans communication, se retrouve déjà, comme en parallèle, ce choc des représentations de la bibliothèque et de ses ressources informationnelles par trois acteurs essentiels : le bibliothécaire, l'enseignant et le nouvel utilisateur. Choc des représentations que Claire Denecker va si bien s'attacher à présenter.

On dit souvent que si un texte nécessite une préface élogieuse et ampoulée, c'est pour dissimuler ses faiblesses intrinsèques et en définitive abuser le lecteur. Si tel est le cas, il est évident que l'ouvrage de Claire Denecker n'en a guère besoin. D'une part d'abord, parce que, bien qu'abordant des concepts parfois difficiles de psychologie cognitive auxquels le bibliothécaire-documentaliste n'est généralement pas familiarisé, son style reste limpide et d'un abord aisé. D'autre part surtout, ce texte se justifie pleinement, par lui-même, sans nécessiter d'appui externe, car il arrive à point nommé dans le développement de la réflexion sur la formation documentaire, du moins dans le monde francophone : développement qui jusque là, pourrait être condensé de manière caricaturale, en trois phases.

- La préhistoire d'abord, même si c'était il y a à peine une quinzaine d'années. Ces années de quasi militantisme où nous n'étions que quelques-uns en francophonie, illuminés ou à tout le moins doux rêveurs, tentant de convaincre enseignants, décideurs, mais aussi collègues bibliothécaires du caractère fondamental de la formation des usagers. A cette époque, les thématiques porteuses en science de l'information tournaient autour des concepts de veille, d'indexation automatique, de mise en place de réseaux de CD-Roms, de développement d'interface OPAC ou des premiers développements Internet... Bien peu se préoccupaient de la nécessité de la formation des usagers à l'exploitation efficace des ressources informationnelles et moins encore des composantes intellectuelles, « méthodologiques » disions-nous, de cet accès (en francophonie en tout cas, car le monde anglo-saxon a, à ce niveau, quelques longueurs d'avance). Une enquête menée en Belgique en 1991 par exemple, montrait ainsi le faible taux de pénétration de la formation

documentaire dans le monde des bibliothèques et de l'enseignement, du moins, au-delà de simples séances d'information ¹.

- Ensuite, poussée en partie par la montée en puissance de l'informatique documentaire et la mondialisation de l'information à travers le développement d'Internet, on assiste à une prise de conscience de la nécessité de former les usagers aux nouvelles techniques. C'est alors la mise en place de lieux de rencontres, de réflexions et de formation sur cette problématique, avec par exemple les ateliers annuels sur la formation documentaire au Canada, le congrès de l'ABCDEF sur la formation documentaire en 1995 à Québec, les Ateliers Francophones sur la Formation Documentaire à Gembloux en 1997, le développement de FOURMI, GREMI, FORMIST, ... Les publications sur la formation documentaire se multiplient, des listes de discussion électroniques apparaissent... Une série d'initiatives, isolées d'abord, se prennent. On échange des expériences. On cherche à dégager une méthodologie. Les bibliothécaires se décèlent un nouveau métier : celui de formateur, apprennent les concepts de la méthodologie, se confrontent à l'élaboration de plans de formation, engagent des discussions avec les enseignants, On découvre que les américains parlent d' « Information literacy » depuis longtemps déjà ...
- Vient alors le temps de la consolidation, même si hélas, l'histoire peut avoir des vitesses différentielles selon les régions. Dans certains pays, ce développement est alors soutenu, favorisé même, par des initiatives provenant directement des autorités qui prennent conscience de l'enjeu stratégique de la formation documentaire dans le cadre d'une pédagogie de la réussite. C'est le cas de la France par exemple, qui met en place une politique active de soutien au développement de projets pédagogiques et qui, dans la réforme des DEUG en 1997, décide d'inscrire des enseignements de méthodologie documentaire dans les programmes. Peu à peu, la formation des usagers trouve place dans les cursus, universitaires en tout cas. Dans cet âge de la consolidation, où l'on observe la multiplication d'initiatives de formation documentaire, apparaissent aussi des outils d'auto-formation de plus en plus sophistiqués nécessitant la collaboration étroite de bibliothécaires, d'enseignants, d'informaticiens et même d'info-graphistes et d'ergonomes (Into-Info, GIRI, Praxiste, Diliweb, Jurisguide....) Une gigantesque boîte à outils, encore hétéroclite est en cours de constitution. Chacun, confronté à des cohortes de plus en plus larges d'apprenants, y puise et y propose des ressources, des outils, des idées, des techniques ...

C'est à ce moment de l'ère presque « industrielle » de la formation documentaire que prend place le travail de Claire Denecker. En effet, trop de fois, force est de constater que les initiatives de formation documentaire ne portent pas les fruits attendus. Malgré les efforts d'extrême clarté et précision des bibliothécaires-formateurs, malgré la qualité graphique des sites d'auto-formation qu'ils développent, le message ne passe pas toujours avec l'efficacité souhaitée. Apparaît cet étrange fossé d'incompréhension où le bibliothécaire-formateur ne comprend pas ce que ne

¹ Je me souviens d'ailleurs de l'énorme difficulté que nous avons à l'époque de montrer la spécificité de cette problématique : malgré d'incessantes explications certaines instances belges par exemple s'obstinaient à la confondre avec la formation des bibliothécaires ou à la limiter à la formation aux seuls outils, balbutiant à l'époque, d'Internet.

comprennent pas les usagers en formation et ceux-ci, en retour, ne comprennent pas qu'on ne les comprend pas ... Chacun mobilisant des représentations largement incompatibles, voire antagonistes. Et le pire est peut-être que trop souvent, cela reste tu, confinant chacun dans l'illusion d'une pseudo-compréhension, ou justifiant la faible efficacité de la formation par l'incompétence de l'autre ou son manque de motivation ... Justifications un peu courtes assurément.

Pour aller au-delà et entrer dans l'ère de la maximisation du rendement de la formation, une seule solution s'impose : le retour à l'analyse des besoins réels des apprenants, en abandonnant la représentation spontanée que peut en avoir le bibliothécaire. Et c'est dans cette démarche que s'inscrit Claire Denecker. Prendre conscience que l'utilisateur n'est pas cette tabula rasa supposée, mais qu'il possède, dès les premiers contacts avec la bibliothèque, un certain nombre de connaissances et compétences plus ou moins correctes, plus ou moins formelles et plus ou moins efficaces. Découvrir qu'il existe de profondes différences individuelles à ce niveau, en fonction de l'histoire et des expériences de chacun, des besoins documentaires qu'il a rencontrés par le passé. Voir alors comment, sur cette base, se construisent et se développent les nouvelles connaissances et compétences, par quelles mécaniques s'élaborent ce jeu complexe de représentations, reposant largement sur la succession des besoins en information rencontrés, avec des images tronquées, déformées, partielles, agencées selon un schéma très personnel. Tout cela implique de comprendre le fonctionnement cognitif de l'utilisateur-apprenant. D'entrer dans cette « black box », d'y suivre les cheminements de l'apprentissage, de ré-analyser alors les pratiques de formation et d'en tirer des enseignements quant à l'arsenal de formation à mettre en œuvre.

Et c'est là l'originalité de ce travail : Claire a voulu se confronter, se heurter parfois aux concepts des sciences cognitives pour mettre en regard leurs apports et la problématique de l'accès à la documentation, jetant sans cesse des ponts entre ces modèles théoriques et leur application en bibliothèque. Quels sont les processus cognitifs mis en jeu ? Comment s'organisent-ils ? D'ailleurs, n'est-ce pas là le propre du travail du bibliothécaire-documentaliste : aider à faire des liens entre des champs de connaissance, favoriser les passages, les mises en regard d'un texte par l'autre. Le bibliothécaire, non plus comme filtre de l'information, mais comme passeur de lumières, permettant leurs croisements et leur fécondations réciproques...

Bien sûr, elle ne répond pas à toutes les questions. Elle ne s'y risque pas. Ce n'est guère son rôle. D'autant que ces disciplines sont encore en plein développement et leurs apports, loin d'être suffisamment stabilisés. En cela, c'est donc un livre inachevé et il ne pouvait en être autrement. Mais elle débroussaille et au détour de chaque page, elle établit des connexions, ouvre des regards, suscite la réflexion. Une multitude de questions surgissent alors, des hypothèses nouvelles se forment, et l'on en vient à revoir le cheminement de la formation d'un autre œil, à entendre autrement les échecs et difficultés des apprenants. L'on se prend à imaginer de nouvelles manières d'appréhender la formation. Une envie d'essayer de nouvelles démarches surgit, de tester ces nouvelles hypothèses. Chacun y construira ses propres représentations, en fonction de ses besoins et de ses expériences antérieures. Il y a là un ensemble de matériaux à façonner chacun à sa manière. C'est là quelque chose de rafraîchissant, de stimulant.

Ecrire une préface pour ce texte ne se justifie donc pas. Aussi, m'en abstiendrai-je, laissant le texte s'insinuer dans le lecteur et lui abandonnant le soin de rédiger sa propre *postface*, reprenant les méandres de sa propre réflexion, de ses représentations et des idées qui ne manqueront pas de naître à la lecture de ces pages.

Chacun pourra alors mettre en œuvre ses propres processus mentaux pour poursuivre le développement de ses compétences en formation à l'information.

Paul Thirion
Juillet 2001